

Stérile attente : à Mlle Laetitia G. : [1ère partie]

Autor(en): **Molles, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ONNA RUPAIE DÈ SAOCECE

SE lài a teimps po tot : teimps po vouâgni et teimps po écâoré; teimps po focherà et teimps po rebiolâ, teimps dâi cerisès, dâi premiaux et dâi z'alognès, lài a assebin lo teimps dâi rupâies dè saocece que sè fâ quand lè caïons ont botsi dè remaôfâ et que son ganguelhi à la tsemañ.

Lâi a on part dè dzo, caquâies diés compagnons furont commandâ po allâ sè goberdzi tsi on ami que lâo fâ : « No ne sarein pas pe mau decouté lo bossaton; dinsè : Garde à vous ! tout le monde à l'attaque, en avant... arche !... » Et tota la beinda, lo coumandant ein lîta, onna clliâirance à la man, s'einfate avan lè z'ègras dè la câva. Faut derè que lo gaillâ avâi accoutemâ dè coumandâ et se lè z'auto avont comprâi lo coumandemèint, c'est que lài avâi quie dâi z'officiers, dâi sordâ et mimameint dâi landstourmiers à barba.

On iadzo prèts po l'attaqua, ti branquâ contrè on égreface dè bon Pully, ion dè clliâo troupiers trait son couté et sè met à sabrà sein pedi tota 'na pliatèlâ dè bocliès dè saocece, tandi que ne n'auto eintamavè on pan et lo copavè pè cartâi tant qu'ao derrâi crotson, et clliâo munechons furont, coumeint dâo teimps dâi piquiettes, passâies âi combat-tants.

Tandi cè teimps, lo maitrè dè l'hotô, on verro à la man, coumeincè lè z'hostilitâ ein traiseint lo guellion à l'égreface et ein faseint pcliâi coumeint de 'na goletta, et sein ein toumâ onna gotta, cein que fâ tsantâ lè z'ons, tsecagni lè z'auto et rebedoulâ tot lo mondo.

Tsacou s'ein baillâ avoué intrépèditâ et grand coradzo. Lo pan et la saocece s'agaffâvont coumeint dein on perte et lo vin s'eingozellavè coumeint s'on l'avâi vaissâ dein on eimbochâ; et quand la boustifaille fut reduite dein lè pètro, on tsandzâ dè cantounemèints et on fè mettrè ein bataille dévant on bossot dè Grandvaux, onna finna gotta, iô l'ont bintout z'u chetsi onna dâova.

Mâ à foorce fifâ, on s'eimbrellicoquè. Tandì que djazâvont coumeint dâi fennès, que rizont coumeint dâi bossus, que sè contâvont dâi gandoisès et que coumeincivont à avâi mau âo veintro, à foorce dè recalfâ, on brâvo landstourmier, qu'a on nom célébro, et que sarâi pe solido dévant l'ennemi què dévant lo bossaton, sè peinsâ dè sè ramassâ dè perquie, kâ cheintâi que n'arâi pas lo dessus et que cè tsancro dè Grandvaux allavè lo rebattâ se volliavè onco fotemassi avoué. Assebin sè lâivè, preind son bâton et... bouna nê la compagni, vâo traci lavi. Mâ coumeint vâi on pou troblîo, s'ein vo contrè lo fond dè la câva, iô reincontrè lo mouret et iô sè met à bordenâ. Quand lè z'auto l'ouïont rebenâ per lè aô fond, lài criont :

— Que dâo diablîo fâ-tou quie ?

— Ye vu sailli; mâ quouï dâo diablîo a roba la porta que y'avâi quie à cè câro ?

Adon, coumeint bin vo peinsâ, lè z'auto ont tant rizû que ne poivont pas s'ein ravâi, et po ne pas laissi cè brâvo landstourmier dein l'eimbarras, l'ont bosti la tenâblia et l'on reinmenâ lo gaillâ à l'hotô.

Bâi. bâi adi; mâ quand l'est bon, l'est prâo !

E. C.

Voilà ! — Un monsieur qui possédait une villa dans la banlieue d'une de nos villes romandes, avait pris un abonnement de tramway. Au bout d'un certain temps de voyages quotidiens, il pensa être suffisamment connu du personnel du tramway pour n'avoir plus besoin d'exhiber sa carte d'abonnement. Cela réussit avec la plupart des employés, mais un vieux grognon ne voulut rien savoir et persista à exiger la présentation de la carte.

Alors, exaspéré, l'abonné fit coudre sa carte sur le fond de sa culotte et chaque fois que le vieux renient la lui réclamait il se retournait vivement et soulevait le bas de son paletot.

JE SUIS DÉGOUTÉ DE LA VIE

*En ces temps où tout renchérit,
On récrimine, on se lamente,
Et plus personne ne sourit,
Même ceux qui touchent des rentes.
On ne respecte plus les lois;
Chacun aux autres porte envie;
Ça ne va plus comme autrefois :
Je suis dégoûté de la vie !*

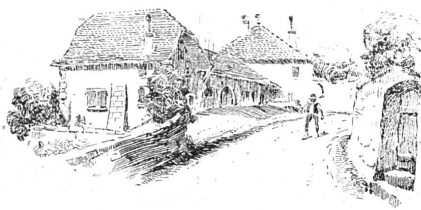
*Le Budget s'enfle tous les jours,
Notre Dette est épouvantable;
Le poids des impôts, déjà lourds,
Va devenir insupportable.
C'est à faire envier le sort
Des habitants de Moscovie,
Et c'est à désirer la mort :
Je suis dégoûté de la vie !*

*On se donne bien du tourment
Pour se compliquer l'existence,
Au lieu de mettre bravement
Son espoir en la Providence.
Cette rage de nouveauté
Qu'on ne vit jamais assouvie
Fait fi de la simplicité :
Je suis dégoûté de la vie !*

*On n'ose plus, hélas ! muser
Au long des routes cantonales,
Crainte de se faire écraser
Par des machines infernales.
Qui nous rendra la paix des champs,
Que le Progrès nous a ravie;
Et du rossignol les doux chants ?
Je suis dégoûté de la vie !*

*Pour braver les hommes pervers,
Pour oublier ces temps moroses,
Je voulais écrire des vers
Sur du papier couleur de rose;
Mais la malchance me poursuit :
La Muse que j'avais suivie
N'a rien à me dire aujourd'hui :
Je suis dégoûté de la vie !*

A. R.



STÉRILE ATTENTE

A Mlle Laetitia G.

Mille petits bonheurs
Rôdent autour de nous.

JEAN-PAUL, fidèle à son habitude, vint prendre place sur le vieux banc sis à l'orée du bois, tout proche de la croisée des chemins, dont l'un, en pente douce, et à travers champs, conduit au village prochain.

Chaque jour, il s'assied là, et, comme hanté par une idée dont la fixité l'absorbe uniquement, il scrute, de ses yeux vagues et rougis par les ans, l'horizon sombre ou lumineux dans l'attente de quelqu'un ou de quelque chose dont personne n'a jamais vu trace aussi loin que s'étend le regard.

* * *

C'est un étrange petit vieux que Jean-Paul. Il a un passé, comme on dit dans le village, et un secret.

Aussi son allure mystérieuse et maniaque, ses longues et vaines attentes sur le banc de la croisée, son éternel mutisme défrayent les conversations.

Mais personne n'avait jamais reçu de confidences.

Ce petit vieux était bien fait pour m'intriguer.

Un jour, en passant sur la grand'route, j'aperçus Jean-Paul à son poste d'attente. L'orage était proche et cependant ce petit vieux-là n'avait point l'air de s'en inquiéter. Je saisis cette occasion pour lui adresser la parole.

— Jean-Paul, l'orage gronde déjà, tout proche. La première averse ne va pas tarder. Il vous faut vous acheminer vers le village avant l'ondée.

Jean-Paul, brusquement rappelé à la réalité, me regarda étonné, les yeux clignotants et se leva péniblement. Comme il éprouvait de grandes difficultés à marcher, je lui pris doucement le bras et l'aidai de mon mieux à se mettre en route.

Tant d'empressement et de douceur de ma part ont peut-être été cause de la confiance que me fit Jean-Paul, car, sans que je l'interroge même du regard, il s'épancha soudain :

— Vous êtes bon, vous, monsieur. C'est vrai, il y a l'orage. Je n'y prenais point garde à cause de mes idées qui étaient ailleurs.

Vous comprenez, j'attendais qu'Elle vienne. Elle doit venir. Elle ne peut plus tarder. J'étais jeune encore quand Elle partit et je me souviens que ce jour-là Elle m'a dit — je m'en souviens à cause des larmes que j'ai versées alors — Elle m'a dit comme cela : « Jean-Paul, sois fort. Je t'aime, mais il faut que je parte. Ne demande pas pourquoi. Ne me pose point de vaines questions. Aie confiance, je reviendrai. Tu comprends, le Bonheur n'est pas là où nous sommes; il est ailleurs; là-bas, très loin peut-être. Il appartient aux gens de la grand'ville.

» Je vais aller à sa recherche, et lorsque je l'aurai trouvée, seulement alors, mon Jean-Paul, je reviendrai te le donner. »

Vous êtes bon, vous monsieur, vous me comprenez, n'est-ce pas. Ma douleur fut bien forte, mais on ne meurt point d'une grande douleur à cause de l'expiation. On doit expier; cela rend meilleur. J'étais jeune alors, sans grande fortune, avec pour seul capital mes deux bras pour travailler. Oh ! ça a été dur, cette soudaine rupture. Puis j'ai repris courage. J'ai travaillé. J'ai vieilli, mais sans oublier. Maintenant je suis vieux et j'attends. Chaque jour je viens m'asseoir sur le banc de la croisée à cause de la grand'route, qui est tout proche, par où elle doit me revenir. Car elle ne peut pas ne pas venir. Elle n'a jamais menti, monsieur. Et puis elle est si bonne, si généreuse. Vous l'eussiez aimée, si vous l'aviez connue. Elle reviendra... Elle reviendra.

Jean-Paul s'arrêta essouffé, car il avait dit tout cela d'un trait, et je vis bien alors qu'il était, ou décidé à n'en pas dire plus long, ou contraint à rester silencieux à cause de sa mémoire qui lui faisait défaut.

D'ailleurs nos chemins bifurquaient. Jean-Paul s'en alla, clopinant à droite, tandis que je prenais la gauche. (A suivre.)

Logique enfantine. — On donne une leçon à Bébé :

— D'où viennent les pommes ?

— Des pommiers.

— Les poires ?

— Des poiriers.

— Et les dattes ?

Bébé, après un instant de réflexion, et tout triomphant :

— Des calendriers.

L'HOMME A LA COUVERTURE

JAI connu jadis, à la foire de Neuilly, contait un chroniqueur du *Temps*, un homme qui portait une tunique à boutons de cuivre et un béret de marin. Il était assis sur une chaise, ses jambes et sa poitrine enveloppées d'une grosse couverture de laine sous laquelle il cachait ses mains. Un grand tableau appuyé sur ses genoux représentait un combat naval.

« Messieurs et mesdames, disait le mendiant, voyez le travail d'un pauvre paralytique blessé en défendant son pays dans un grand combat naval. »

Malgré vous, vous regardiez cette peinture un peu enfantine et vous éprouviez un serrement de cœur à l'idée que ce vieux marin qui a été blessé, estropié pour la vie en défendant son pays, était réduit à tendre la main comme un vilain mendiant. Pour ma part, je ne suis jamais passé devant mon paralytique sans déposer une pièce de deux sous dans sa sébile.

Un soir d'été, vers les onze heures, je rentrais à Neuilly, lorsque je croise un solide gaillard qui, d'un pas ferme et pressé, se dirigeait vers Paris.

Il était vêtu d'une tunique à boutons de cuivre et